

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1936

THÈSE

N°

293

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Pierre Louis Paul BALANDRA

Né le 15 mars 1907 à Calais (Pas-de-Calais)

LES NOURRICES DES ROIS
DANS L'ANCIENNE FRANCE

Président : M. L. TANON, Professeur.

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ

11 & 13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

—
1936

392

THÈSE
POUR LE DOCTORAT
EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1936

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Pierre Louis Paul BALANDRA

Né le 15 mars 1907 à Calais (Pas-de-Calais)

LES NOURRICES DES ROIS
DANS L'ANCIENNE FRANCE

Président : M. L. TANON, Professeur.

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ

11 & 13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

—
1936

LE DOYEN : G. ROUSSY

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Cliniqu chirurgicale	CUNEO.
	GOSSET.
	GREGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	N..
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologie	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
	MULON.
Professeurs sans chaire	OLIVIER.
	VERNE.
	MOCQUOT.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

BENARD (Henri) Pathologie médicale.
 BERNARD (E).. Pathologie médicale.
 BOULIN..... Pathologie médicale.
 BULLIARD..... Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER.. Pathologie médicale.
 DOGNON..... Physique.
 FEY..... Urologie.
 GALLIARD..... Parasitologie.
 GASTINEL..... Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES Pathologie
 chirurgicale.
 GAYET..... Physiologie.
 GIROUD..... Histologie.
 HAGUENEAU... Pathologie médicale.
 HALPHEN..... Oto-rhino-Laryng.
 HAZARD..... Pharmacologie.
 HUGUENIN..... Anatomie pathologique
 JOANNON..... Hygiène.
 LABBE (Henri). Chimie biologique.
 LACOMME..... Obstétrique.
 LANTUEJOUL. Obstétrique.

MM.

LAROCHE (Guy) Pathologie médicale
 LEMAIRE..... Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale
 Mlle J. LEVY.. Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI Neurologie et Psychiâ-
 trie.
 MOREAU..... Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale
 MOUQUIN..... Pathologie médicale.
 OBERLING..... Anatomie pathologique
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgicale
 PIEDELIEVRE . Médecine légale.
 PORTES..... Obstétrique.
 RICHTER..... Physiologie.
 SANNIE..... Chimie biologique.
 SENEQUE..... Pathologie chirurgicale
 TROISIER Pathologie expérimentale
 TURPIN..... Pathologie médicale.
 VIGNES..... Obstétrique.
 WILMOTH..... Pathologie chirurgicale
 BESANÇON.... Hydrologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

ALGLAVE..... Pathologie chirurgicale
 BUSQUET..... Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.

MM.

LEROUX Anatomie pathologique
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

MM.
 ABRAMI Clinique médicale.
 ALAJOUANINE. Clinique médicale.
 AUBERTIN..... Clinique médicale.
 BRULE Clinique médicale.
 CHABROL Clinique médicale.
 CHIRAY Clinique médicale.
 DONZELOT Clinique médicale.
 DUVOIR Clinique médicale.
 LIAN Clinique médicale.
 PASTEUR-VALLÉRY-RADOT Clinique médicale.
 SEZARY Clinique médicale.

MM.
 BASSET Clinique chirurgicale.
 BROCC Clinique chirurgicale.
 CADENAT Clinique chirurgicale.
 GATELLIER Clinique chirurgicale.
 HEITZ-BOYER.. Clinique chirurgicale
 MOURE Clinique chirurgicale.
 QUENU..... Clinique chirurgicale.
 SCHWARTZ Clinique chirurgicale.
 VELTER Clinique chirurgicale.

MM.
 ECALLE..... Clinique obstétricale.
 GUENIOT..... Clinique obstétricale.
 LE LORIER Clinique obstétricale.
 LEVY-SOLAL ... Clinique obstétricale.
 METZGER..... Clinique obstétricale

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.
 CHAILLEY-BERT, agrégé..... Education Physique.
 LEDOUX-LEBARD..... Radiologie clinique.
 WEILL-HALLE Puériculture.
 RUPPE..... Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

LE PROFESSEUR L. TANON

Officier de la Légion d'Honneur

Membre de l'Académie de Médecine

Membre du Conseil Supérieur d'Hygiène

du département de la Seine

Professeur d'Hygiène et de Médecine

préventive à la Faculté de Médecine

Toute notre gratitude pour l'honneur
qu'il nous a fait en acceptant la prési-
dence de cette thèse.

AUX PROFESSEURS
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE CAEN

INTRODUCTION

M. le Professeur Tanon nous ayant proposé cette étude, nous avons cru qu'elle pouvait présenter un vif intérêt tant par le doux plaisir que l'on éprouve à remonter le courant des temps révolus que par la contribution que l'on espère apporter à la connaissance des vieux usages et des rapports de la médecine avec l'histoire, rapports qui chaque jour s'avèrent plus importants.

Cette étude comprend deux parties :

dans une première, nous exposerons les généralités, les lois qui présidaient au choix des nourrices des princes, les usages de leur charge ;

dans une seconde, que nous aurions voulu plus complète, quelques détails ou particularités de leur vie.

Nous nous permettons de terminer en remerciant M. le Professeur Tanon de l'honneur qu'il nous fit en signant ce travail et en souhaitant que le lecteur trouve à le parcourir un plaisir égal au désir que nous formons de l'intéresser.

GÉNÉRALITÉS

Le personnel des femmes autour du berceau était bien au delà de tous les besoins possibles.

Le premier rang parmi elles appartenait sans conteste à la nourrice, ce qui était très naturel car de sa santé dépendait celle de l'enfant, il serait plus tard ce que l'aurait fait le lait dont il était nourri.

Vers le septième mois de la grossesse de la reine, rarement plus tard, on commençait à chercher une nourrice ou plutôt des nourrices car il y en avait plusieurs. Le choix ne pouvait être fait avec plus de soin :

Voici les principales conditions exigées par les médecins :

« Etre engendrée d'une race saine, être âgée de 25 à 30 ans, être de médiocre taille, ni trop grande ni trop petite, ni trop grosse, les bras et jambes charnus, la chair ferme, ni boiteuse, ni bossue, être d'un tempérament sanguin, être douée d'un bon appétit, être assez jolie, avoir la peau blanche et nette. Son poil sera roux, mais les brunettes sont retenues pour les meilleures ainsi que celles qui ont le poil couleur de châtaigne entre le blond et le noir, être gracieuse dans son parler, sans accent trop prononcé avec une humeur gaie.

« Il ne suffit pas d'être de bonne vie et mœurs, le curé de

*la paroisse doit certifier qu'on est une bonne catholique, craignant bien Dieu et fréquentant les sacrements*¹.

« *Les candidates devront avoir déjà fait une nourriture étrangère et avoir un lait de trois mois. Les mamelles seront de moyenne grosseur. Le mamelon situé au milieu doit être un peu élevé et vermeil comme une petite fraise (Jacques Guillemeau, chirurgien de Charles IX, Henri III, Henri IV).*

« *Dionis estimait qu'il devait avoir « la figure et la grosseur d'une noisette ».*

Quant au lait lui-même, il était examiné de près et suivant sa couleur, sa saveur les critiques pouvaient approximativement juger de sa valeur. Dans cette détermination, il ne pouvait exister de meilleur critérium que l'examen de l'enfant de la nourrice et aujourd'hui encore dans le choix d'une mercenaire, cet examen du nourrisson ne doit pas être négligé,

Malgré toutes les précautions, l'on était parfois exposé à commettre de déplorables erreurs, comme le prouve un curieux incident révélé par Louise Bourgeois, la célèbre accoucheuse de Marie de Médicis :

« *La Royne etait grosse de Madame, sa fille aisnee, alla à Fontainebleau pour y faire ses couches. Elle partit de Paris où l'on avait vu quantité de nourrices qui importunoyent tellement le Roy et la Royne et tout le monde que leurs Majestés en remirent l'élection à Fontainebleau où il ne manqua d'en venir de tous costés. L'on attendit proche de l'accouchement de la Royne à en faire l'élection. Il vint un homme lequel avait envoyé sa femme pour estre nourrice, laquelle*

1. Druon, citant le journal de la santé du Roi.

avait une petite fille fort délicate et menue. La femme estoit bien honneste et de gens de bien ; en faveur de quoy, il se trouva les plus signalés seigneurs de la cour qui en parlèrent d'affection aux médecins. Ce fut une affaire qui me donna bien de la peine. Elle logea chez une de mes amies, laquelle s'employa de bon cœur pour elle. Elle me prioit aussi d'y faire ce que je pourrois. Je voyais son enfant extrêmement menue, mais elle estoit appropriée à son avantage de sorte que le hart paroît le fagot. Quand l'on m'en parloit, je ne pouvois respondre gayment à cause que sa nourriture ne m'agreoit guère.

Je fus un jour comme j'avais coutume de la voir, où j'entendis nommer ceste nourrice du nom de son mary. Je me ressouvins que c'estoit le nom d'un jeune homme que mon mary avait traité de la v..... (les maladies de cette nature estoient alors soignées par les chirurgiens, le mari de Louise Bourgeois en étoit un) lequel avait voulu sortir sans attendre qu'il eut été guary.

« J'en avois entendu parler que jamais l'on ne peut empescher de sortir quelque chose que l'on luy peut dire. Il dit à mon mary qu'il estoit guary, qu'il se sentoît guary, qu'il se sentoît bien et qu'il vouloit prendre l'air et se fortifier et se marier. Mon mary luy remontra ce qui en pourroit arriver. Il s'en mocqua et luy dit « je suis content de vous ».

« A trois ou quatre années de là, je vis quelqu'un de la ville où il estoit. J'en demandai des nouvelles pour savoir s'il estoit marié. L'on me dit qu'il y avoit longtemps dès mon retour à Paris, mais qu'il y avait un malheur en son mesnage, que sa femme avait déjà eu deux ou trois enfants

qui sortoient tous pourris de son ventre. Je me souvins que mon mary luy avoit dit qu'il n'estoit pas guarý et que s'il se marioit qu'il en arriveroit ainsi. Je feus bien empeschee et eusse voulu ne l'avoir jamais veue.

« Cette mienne amie s'aperçut que j'avais changé de couleur. Elle me pressoit de lui en dire la cause, je ne voulois pas. Elle m'y força par ses prières et luy dis que je ne me trouverois pas à l'élection des nourrices pour n'en dire ni bien ni mal, qu'elle me faisoit pitié parce qu'elle ne savoit pas quel étoit son mal ; cependant que si l'on la retenait, que je le dirois, que si elle n'estoit retenue, je n'en parlerois point et la laisserois retourner en son pays.

« Elle fut retenue et aussi tost on fist estat de renvoyer toutes les autres. C'estoit l'heure du disner. Je fis chercher M. du Laurens (médecin du roi) lequel estoit allé disner en compagnie. Comme je vis qu'il ne se trouvoit point et qu'il n'eust pas esté à propos de le dire quand les autres nourrices eusses été renvoyées. Je priay M^{lle} de Cervage, femme de chambre de la Royne de luy aller dire de ma part, ce qu'elle fit. La Royne le dit aussi tost au Roy et l'on fit une autre élection de nourrices ».

Les candidates ne venaient pas uniquement de l'Ile-de-France mais de toutes les provinces, attirées par l'importance des gages.

Mais si bien choisie qu'elle fût, la nourrice par un accident pouvait perdre ses qualités, une réserve fut constituée de quatre ou six, ce qu'on appelle « *aux retenues* » bien logées toutes ensemble, bien nourries dans une maison spéciale sous la surveillance d'une gouvernante qui ne les quitte jamais.

Cependant parfois on était embarrassé, toutes les nourrices se révélèrent inaptes à leur emploi, par accident et il fallait chercher d'urgence la nourrice idéale dans une province même éloignée¹. Aux nourrices, on fournissait le costume, et comme la sage-femme elles portaient le chaperon de velours et la chaîne d'or au cou, une très belle layette (on appelait ainsi le trousseau qui leur était donné) ; leur lit était simple, en fer comme celui de la gouvernante, de la remueuse et entouré de rideaux, en somme de même métal que celui du dauphin mais moins orné².

Les nourrices recevaient force présents et de beaucoup de côtés, car ce n'étaient pas seulement le roi et la reine qui se montraient généreux mais aussi les personnes de la cour, la Ville de Paris, la province dont le nom était porté par l'enfant royal.

« En dehors de l'allaitement, la nourrice n'avait à s'occuper en rien de l'enfant, pas même de le prendre ou de le remettre dans son berceau. Le nourrisson lui était apporté et présenté par une femme de chambre »³.

Il existait une gouvernante des nourrices en fonction et une gouvernante des nourrices retenues, relevant toutes deux de la gouvernante de la maison du dauphin.

Les précautions prises pour assurer au dauphin un lait toujours excellent étaient extrêmes : *« il existait une gardienne du ventre, dont la fonction était de surveiller la nourrice d'un Enfant de France, ne quittant jamais*

1. De Luynes, t. X, 346 ; t. XIII, 443.

2. Docteur Cabanès.

3. De Sourches, 11 janvier 1693.

la nourrice même quand celle-ci allait à la garde-robe et si la nourrice éprouvait la moindre altération de santé, la gardienne avertissait les médecins afin que la malade put être remplacée par une des réservées »¹.

Les nourrices étaient isolées de leur mari. « Pendant longtemps les médecins redoutaient surtout qu'elles n'eussent commerce avec leur mari. Jérôme de Monteux veut que l'on calme ces tentations en faisant coucher la nourrice sur des feuilles d'agnus castus et en lui donnant pour nourriture « laitues, conserves de nénuphar, palombes et ramiers ».

Au siècle suivant, Mauriceau admettait « qu'il n'y a point de plus violente ny de pire rage que celle de l'amour » tolérait les relations de la nourrice avec son mari et un peu plus tard Dionis allait presque jusqu'à les recommander.

« Cependant une nourrice de Louis XIV ayant contrevenu à la règle fut congédié par ordre de Louis XIII »².

A partir du Grand Dauphin, la nourrice même après le sevrage ne quittait plus la Cour, elle devenait de droit première femme de chambre du prince, position fort lucrative, comme nous le verrons plus loin, en attendant qu'elle le devint de la princesse qu'il épouserait et lorsqu'on formait la maison des jeunes époux, le mari de la première femme de chambre en était le contrôleur général ; c'était encore un droit qui s'était établi par tradition³. Si par la mort de son nourrisson ou de la princesse au service de laquelle elle était attachée, la nourrice perdait les avantages sur lesquels elle avait cru pouvoir compter

1. Bachaumont, t. XVIII, p. 130, 8 nov. 1781.

2. Franklin, *L'Enfant*, p. 85.

3. Druon.

elle recevait une pension. Saint-Simon en cite une qui s'élevait à 6.000 livres¹.

Pour les contemporains, ces questions de nourrices avaient une sérieuse importance. En veut-on la preuve ? Le duc de Bretagne, fils du duc de Bourgogne, avait eu deux nourrices, laquelle devait en avoir le titre ? ce grave différend fut porté devant le roi, qui décida que c'était à celle qui avait le plus longtemps donné son lait à l'enfant que resterait la dignité de nourrice. La dignité ! comme s'il s'agissait d'une des hautes charges de l'Etat².

Certaines nourrices non contentes des postes et emplois lucratifs qu'elles se faisaient octroyer tant pour elle-mêmes que pour leur famille eurent de plus hautes visées. « *La nourrice du duc d'Anjou, le petit-fils de Louis XIV suivit ce prince devenu roi d'Espagne. A Madrid elle fut un personnage considérable, elle avait une cour, ne rendant pas aux femmes de condition leurs visites ; elle avait entrepris de se faire ouvrir une porte sur un escalier dérobé, par où elle serait descendue chez le roi. Mais l'ambassadeur de France l'empêcha. Elle voulait même se faire entretenir un attelage de huit chevaux. Louis XIV dut intervenir pour que Philippe V arrêtât ces excessives prétentions. Torcy dans ses dépêches au duc d'Harcourt, marque plusieurs fois qu'il ne convenait pas que la nourrice fit aucune figure « il est facile, dit-il que la tête tourne aux Français et aux Françaises en pays étrangers » (Galerie de l'ancienne cour, II, 427).*

C'était là vraiment choses d'Espagne ; en France, les

1. Saint-Simon, t. IX, 275.

2. De Sourches, 28 sept. 1708.

nourrices même les plus en faveur n'eurent aucune influence politique¹.

Par contre d'après Duchenord (*Recueil de pensées et d'adages*) elles semblent avoir joui d'un curieux privilège, d'origine arabe, introduit en France au moyen-âge. Ce privilège était attaché naguère dans la régence de Barbarie aux fonctions de cuisinier du Divan : sa rencontre sauvait le criminel qu'on traînait au supplice, nous n'avons trouvé aucun exemple de cette faveur.

Saint-Louis

Sa nourrice fut Marie la Picarde. Le nom de cette nourrice fut trouvé par M. Huillard-Bréhalles (« Note sur le lieu de la naissance de Saint-Louis », *Bulletin de la Société des antiquaires de France*)².

Il semble que si Blanche de Castille nourrit temporairement son fils, il ne faille attacher aucune créance à la légende d'après laquelle Blanche aurait un jour été saisie d'un accès de jalousie en voyant son fils allaité par une autre (Berger, *Histoire de Blanche de Castille*, fasc. 70, p. 21).

Les fils de Saint-Louis furent allaités par Marie d'Auxi, femme d'Odin, de Machault en Brie, chevalier.

Le roi en reconnaissance de ces services concéda aux deux époux par acte daté à Melun en mai 1257 une rente qui devait passer à leurs héritiers, de 40 livres parisis à

1. Druon.

2. Voir *Inventaire des monuments historiques conservés aux Archives Nationales, Cartons des rois*, n^{os} 1748, p. 423.

prendre sur la prévôté royale de Melun et à payer par le prévôt, moitié à la Toussaint, moitié à l'Ascension de Notre-Seigneur. Cette rente était intégralement reversible au profit du survivant sans que les héritiers du précédent puissent y prétendre si ce n'est du consentement du survivant (Franklin).

La seconde nourrice dont l'histoire nous ait conservé le souvenir ne fit guère honneur à la corporation, car on la soupçonna d'un crime épouvantable.

Louis le Hutin ne laissait en mourant qu'un enfant, une fille. Le comte de Poitou, frère du défunt, fit déclarer par les légistes qu'en vertu de la loi salique (qui ne dit explicitement rien de tel) qu'une femme ne pouvait occuper le trône de France. Mais Clémence de Hongrie, veuve de Louis le Hutin était enceinte. Si elle accouchait d'un fils c'est à lui que la couronne appartenait de droit. Philippe (le comte de Poitou) fut nommé régent et l'on attendit. Le 15 novembre 1316, Clémence devenait mère d'un garçon qui fut proclamé roi sous le nom de Jean I^{er}. Cette naissance avait donc enlevé le trône à Philippe et ruiné bien des ambitions. Aussi quand Jean I^{er} mourut subitement quatre jours après sa naissance, d'injurieux soupçons se levèrent contre le comte de Poitou.

Suivant une tradition qui fut longtemps conservée à la Cour de France, la nourrice du petit roi « *l'avait fait mourir en lui enfonçant une aiguille dans la tête, afin qu'on ne s'aperçut pas de la cause de sa mort* » (De Brianville, *Abrégé méthodique de l'histoire de France*, édit. de 1726).

Le lendemain Jean I^{er} était enterré aux pieds de son père et le comte de Poitou devenait le roi Philippe V.

Je ne sais pas le nom de la femme qu'il aurait eu pour complice, mais le 21 mars 1321 il accordait une rente de 18 setiers de blé à Aveline du Plexeis nourrice de son fils Philippe mort aussi en bas-âge (le P. Anselme, *Histoire généalogique*, t. I, p. 96).

Charles V

Christine de Pisan déclare qu'elle ne rapportera aucune particularité de l'enfance de Charles V et il faut se résigner à ne pas savoir le nom de la nourrice de Charles V (Delachenal, *Histoire de Charles V*, p. 13).

Charles VI

Au mois d'avril 1382 Charles VI fit mettre en liberté Jehanne Fournière qui était accusée de vols et détenue au Châtelet.

La lettre de rémission donnée en cette circonstance se termine ainsi :

« *Pour occasion desquelles choses y celle Jehanne nous ait fait supplier comme en tous autres cas elle soit et ait toujours esté de bonne renommée et avec ce, nous estans en enfance nous allaitast par aucuns temps de son lait, nous sur les faiz et cas dessus diz lui voulissions faire grâce et avoir de elle et de ses enfans pitié et compassion.*

Nous pour considéracion des choses dessus dictes .. »
(Drouët d'Arcq, *Pièces inédites relatives au règne de Charles VI*, t. II, p. 195) ».

Charles VII

Le comte de Ponthieu fut nourri par une femme de qualité : Jeanne de Chamoisy probablement sœur d'un des écuyers de la reine. Elle recevait 25 livres par mois suivant un acte du 28 juin 1423 (le P. Anselme, *Histoire généalogique*, t. I, p. 115).

On connaît une autre nourrice, Anne Chevalier (A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 919).

S'il fallait croire un récit rapporté dans la chronique du religieux de Saint-Denis et reproduit dans celle de Monstrelet, Charles VII aurait dû la vie à sa nourrice. Quand il naquit, Charles VI avait eu déjà dix enfants, quatre fils décédés très jeunes et six filles. Le duc d'Orléans, frère du roi, était donc héritier présomptif de la couronne, mais la naissance de Charles VII lui enlevait tous ses droits.

Un jour, il envoya au petit prince, alors à Vincennes, une pomme magnifique « *pommum pulcherinum* » la nourrice s'en empara, afin de la donner à son propre fils qu'elle nourrissait encore. L'enfant la mangea et mourut empoisonné « *mox intoxicatus mortuus est* ». Cette accusation figure dans le plaidoyer que prononça Jean Petit au nom du très redouté duc de Bourgogne, lorsqu'il entreprit de prouver que celui-ci avait toutes sortes de bonnes raisons pour assassiner le duc d'Orléans. Mais l'histoire est d'autant plus invraisemblable que selon toute apparence, Charles VII était non le fils de Charles VI mais du duc d'Orléans (Franklin).

Marie d'Anjou, femme de Charles VII fut nourrie par Tiphaine la Magine qui vivait encore en 1454 (A. Jal, *Dictionnaire critique*).

Louis XI

Les chroniques contemporaines ne nous offrent que peu de détails sur la nourriture de Louis de 1423 à 1436.

M. Bouchény de Grandial écrit (*Le Journal* du 8 janvier 1914) que « *Louis XI eut pour nourrice la duchesse de Boisréal qui ne cessa pas d'allaiter sa fille plus âgée que le roi futur de 16 jours* ». On ne sait où ce journaliste prit ce renseignement ; si nous nous rapportons à une substantielle étude publiée par M. Anthoine Thomas de l'Institut (dans la *Correspondance historique et archéologique* de juillet-août 1907) la nourrice de Louis XI n'était pas comme l'a prétendu M. Thibault, Jeanne Pourponne mais bien Clémence Sillonne et non Fillonne que M. Thibault croit avoir été berceuse du dauphin Louis.

Clémence Sillonne, en récompense de ses soins reçut des revenus de la prévôté de Bourges ordinairement affermés au profit du Trésor royal. Quand Louis XI monta sur le trône, il tripla la pension que son père avait servie à la nourrice de son fils.

Clémence Sillonne n'était pas une paysanne mais une honnête bourgeoise.

Certes, Duclos cite un extrait d'un compte de Jean de Xaincoin « à, *Jeanne Pourponne pauvre femme demeurant à Bourges, laquelle par ancien temps a été nourrice de lait de M. le Dauphin, la somme de 15 livres à elle baillée*

comptant par le commandement du roy, notre sire, le 27 novembre 1447 pour luy ayder à vivre ».

Jeanne Pourponne ou Poupon (Thomas) de son nom de jeune fille Jehanne Bourmy n'était qu'une suppléante qui allaita le dauphin lors d'une indisposition de Clémence Sillonne.

Nous connaissons les nourrices de trois filles de Louis XI Louise morte en bas-âge, Anne devenue Anne de Beaujeu et Jeanne devenue Jeanne de Berry toutes trois filles de Louis XI furent nourries, la première par Anne Voirrier, la seconde par Marie du Mouton et la dernière par la dame de Senneville (A. Jal, *Dictionnaire critique*).

Charles VIII

Cherau a donné le nom de cinq d'entre les nourrices de ce roi : Michelle Adveniate; Guizon de Montagne, Renée de Combes, Jehanne de Beguignolle et Jehanne Rigotte.

Franklin cite uniquement Michelle, femme de Jehan Allaire, écuyer de cuisine de la reine Charlotte de Savoie ; elle aurait été la première nourrice du dauphin. Le 8 mars 1487, Jehan reçut 45 livres 7 sols 1 denier tournois pour acheter « des draps de laine, pannes et fourrures » destinées à Michelle « en faveur de ce qu'elle a été cy devant une des nourrices du roi ». Michelle Allaire reçut encore en 1490 43 livres 15 sols « pour luy ayder à soy entretenir » (Franklin).

Charles Orland, premier enfant d'Anne et de Charles VIII eut pour nourrice Catherine Malegrappe

aux gages de 200 livres par an (Godefroy, *Histoire de Charles VIII*, p. 703) ; ce petit prince mourut en 1495, âgé de trois ans.

L'année suivante, Anne donnait le jour à un deuxième fils qui reçut aussi le nom de Charles. Le roi habitait alors le château de Montils-les-Tours, on fit demander une nourrice à Angers.

Un sieur Jean Oriman amena sa femme qui ne fut pas agréée ; une femme venue de Rennes et dont on ne connaît pas le nom commença à nourrir l'enfant qui mourut peu de jours après.

Louis XII

Franklin (*Vie privée d'autrefois*) cite un résumé d'une lettre écrite par les gouverneurs et la nourrice Louise Forest, instruisant la reine Anne de son fils légèrement indisposé (*Bulletin d'autographes Charavay*, avril 1895, n° 37).

François I^{er}

François I^{er} eut au moins deux nourrices : Loyse Froynne et Andrée Linache qui resta appointée par François I^{er} à 100 livres et suivit le roi à Amboise (A. Jal, p. 919).

Louise de Savoie, mère de François I^{er}, ne donne dans son journal, aucun détail sur l'allaitement de son fils.

Henri II

Sa nourrice est inconnue.

François II

François II eut pour nourrice Claude Gobelin que le nourrisson jamais n'oublia, en 1559 il lui fit présent de « *cent cinquante peaux de petit gris pour faire une bordure à une robe* ».

En 1560, il la gratifia de 230 livres « *pour luy ayder à se faire guérir et panser d'une maladie dont elle estoit retenue en la Ville de Paris* » (A. Jal, p. 920).

Nous avons relevé les quelques détails suivants des ouvrages du Docteur Witkowski : « *Diane de Poitiers (favorite de Henri II) servait de trait d'union entre Catherine de Médicis docile et résignée par crainte du divorce ou du couvent et le roi, ses décisions étaient sans appel. Diane assiste la reine pendant ses couches, préside au choix des nourrices, juge de la qualité de leur lait et les remplace si il est insuffisant* ».

Dans les lettres inédites de D. de Poitiers à M. de Humyères, gouverneur des enfants du roi (et publiées par Georges Griffry) on relève :

Fontainebleau, 12 février 1547,

« *Je vous envoie ung présent pour la nourrice de Monsieur (François II né le 19 janvier 1544) et ung présent pour la nourrice de Madame (Elisabeth), je vous pris de leur bailler et quant ad ce que dictes de la nourrisse retenue,*

il me semble que la devez renvoyer en luy donnant quelque présent ; et après si le Roy lui veult faire quelque bien se sera à sa discrétion ».

« Elisabeth né le 25 avril 1546 fut sevrée à 22 mois à cause de la maladie de sa nourrisse, écrit Henri II, laquelle outre cela, avait perdu le tetyn, néantmoins elle ne lessoit de faire bien bonne chère ».

Cette nourrice retenue était peut-être une nourrice arrêtée par M. de Humyères pour Mme Claude née le 12 novembre 1547, alors que Catherine de Médicis avait déjà fait son choix.

La favorite écrit d'Anet le 29 août 1549 : *« la nourrice est toujours icy et s'en volloit retourner vous trouver, ne fust que luy ay dict qu'elle actande encores ung petit, et l'entretiens tant que je puy. Je vous pryé me mander quant il sera temps quelle y aille, affin que vous l'envoye ».*

D'autre part Diane de Poitiers prenait les nourrices à l'engrais et les dégrossissait pour les élever à la hauteur de leur mission.

Autre lettre envoyée d'Oiron (près Poitiers) à Mme de Humyères, le 20 mai 1541.

« Le roy et la reyne vous escripvent à Bloys touchant la sancté de M. d'Orléans et aussi pour voyr si la nourrice a si bon laict qu'il fault car ici on dit qu'il n'est bon et que sella lui donne des émotions, parquoy, il ne semble que feriez bien d'y adviser et si elle n'est bonne luy en bailler une aultre, et croy que si son laict est ampiré despuys que je la viz, se a esté par faulte de ce qu'ella n'a pas vescu comme elle avait coustume faire ; il me semble que si luy faisiez boire du sitre ou de la byère, que cella la rafréchiroit

fort, et suys d'advys que le faisiez ainsi, je croy que les médecins serons de cette oppinion ».

Le roy s'intéresse au débat et écrit de la même résidence :

« Si d'aventure il advenait que la santé de mon fils d'Orléans empirast, je trouve votre advis et celluy des médecins bon, qui est de luy changer de nourrice ; si vous en avez trouvé une telle qu'il est requis et surtout fault bien regarder qu'elle ayt nourri plus d'ung enfant et que son lait soit bon et asseuré ».

Henri II a raison de se méfier d'un premier lait qui n'est pas, comme le premier mouvement, le meilleur. La reine s'en mêle à son tour et répond de Fontevrault à Mme de Humyère qui lui écrit que la nourrice de son fils était honnête et bien conditionnée :

« Mais nous n'avons pas tant affaire de sa suffisance et de ses vertus comme nous avons qu'elle soit bonne nourrice et ce qu'on voit bien qu'elle n'est point, car mon dict fils continue trop à se trouver mal ; par quoy je vous pryé que je n'en oye plus parler et qu'elle luy soit changée, car pour sa prudence et sa sagesse son laict n'en est pas meilleur, on le voit par expérience ; je ne veulx pas, à faulte d'y pourvoir d'heure qu'il vienne inconvenient ».

Ce fut un congé mais ses ordres n'ayant pas été suivis assez vite, Catherine écrit de nouveau pour exprimer son mécontentement *« je mi esboys comment on n'a pas suyvy ce que j'ay mandé ».*

Enfin le duc d'Orléans, grâce à ce changement de nourrice finit par se rétablir mais comme toujours, Diane de Poitiers a le dernier mot et en profite pour

admonester la gouvernante à Blois « *il me semble, lui écrit-elle, de le Vergier (entre la Flèche et Angers) qu'on devoit avoir plus tost osté, celle qu'il avait, voyant que son laict ne luy estoit bon* ».

Charles IX

Charles IX conserva toujours une très tendre affection pour sa nourrice Philippe Richard ; restée pensionnaire du roi, il lui donne 15.000 livres en 1566 (Cimber et Daujon, *Archives curieuses*, t. VIII, p. 356) ; 33.000 livres en 1572 (t. V, p. 256).

« *C'estoit une très sage et fort honnête femme* » écrit Brantôme, (t. V, p. 256).

Pour Michelet cette nourrice ne fut pas étrangère à la première guerre de religion.

« *Un jour que de Guise, demandait pour se couvrir une autorisation de pourfendre les huguenots, la reine mère qui n'était pas dupe se moqua et dit comme la nourrice du roi entraît « nourrice que vous semble !*

— *Mais Madame puisque les huguenots ne veulent se contenter jamais, il faut les mettre à la raison* » !

La nourrice du roi était protestante, sa réponse ne manque ni de perfidie, ni de cruauté.

« *Charles IX durant la terrible nuit de la Saint-Barthélemy, qui ne cessait de crier : tuez ! tuez ! ne voulut sauver aucun huguenot sinon maistre Ambroise Paré son premier chirurgien et sa nourrice, laquelle il aymait si fort qu'il ne luy reffusa jamais rien, la priant toujours de reprendre*

sa religion catholique sans la presser ni la contraindre autrement » (Brantôme, t. V, p. 256).

D'après le *Dictionnaire héraldique* de Goistelier de la Tour, le père nourricier de Charles IX reçut des lettres de noblesse en juin 1550 « *un écusson semé de France à la vache d'argent, couronnée d'une couronne antique accornée et clarinée, le tout de gueules* ».

Henri III

Henri III fut allaité par la femme d'un sieur Denis Chevreau qui vivait encore en 1584 (Jal).

Henri IV

C'est à l'imprudence d'une nourrice que Henri IV dut le trône de Navarre puis celui de France. Jeanne d'Albret avait eu avant lui deux enfants, le duc de Beaumont et le comte de Merle, qui tous deux moururent en bas âge. « *Le comte de Merle, écrit un vieil historien de la Navarre, estoit aussi souvent entre les mains des gentilshommes du Roy son aieul (Henri II roi de Navarre père de Jeanne d'Albret) qu'en celles de sa nourrice. Une après disnée que le Roy et ses enfants estoient allez à la chasse, un gentilhomme et la nourrice estans à la fenestre de la chambre où il estoit nourry, par un maigre passe temps, se le donnoient entre les bras l'un à l'autre hors de la croisée d'une fenestre, de sorte que le gentilhomme feignant de le prendre des mains de la nourrice et ne le prenant pas, et la nourrice l'ayant lasché mal à propos ce petit prince tomba*

de la fenestre en bas sur un perron où il se rompit quelques costes » (André Favyn, *Histoire de Navarre*, p. 806).

Le grand-père de Henry de Bourbon, futur Henri IV, voulant que « *ce lion enfanté par une brebis* » fut élevé « *sans délicatesse et superfluités* » le mit en nourrice à Bilhères à deux kilomètres de Pau.

On avait d'abord choisi une paysanne qui ne plaisait point à Vielleville, il la trouvait « *trop âgée, maigre et mélancolique* » et voulut qu'on donnât au nouveau-né « *une jeune nourrice des champs* » ; on devra « *la traicter de grosses viandes, à sa mode rustique, surtout deffendre sa chambre au médecin et à l'appotiquaire* ». Ces sages conseils furent suivis à la lettre et eurent plein succès « *on fist oster (ajoute-t-il dans ses mémoires) de dessus le berceau de l'enfant les ciels, poils et daix dedans lesquels il estoit comme estouffé, on lui rendit le jour et le soleil à souhait et à toutes heures, avec une nourrice de l'âge de 22 ans et fort saine ; si bien que l'on congneust en mois de huit jours l'amendement de l'enfant* ».

Henri VI fut difficile à élever. Michelet dit que Henri IV eut huit nourrices (*Histoire de France*, édit. de 1874, t. X, p. 224) Franklin ne peut en citer que six d'entre elles, ce furent :

Armandine de Larreu, femme Sardan du village d'Asson (à 22 kilomètres de Pau) ; elle touchait en 1612 une pension de 60 livres.

Marguerite ou Madeleine Lafargue (*Archives des Basses-Pyrénées*, t. I, p. 2), femme de Pierre Sarrabaig, de 1584 à 1585, date de sa mort, elle toucha sur le domaine du Béarn une pension de 200 livres tournois ; après elle,

pareille pension fut allouée à son fils qui reçut en outre une charge d'officier de bouche dans la maison du roi de Navarre.

Françoise Minot, femme de François Duvignau, jardinier au château de Pau, elle eut une pension de 50 livres, dont sa fille hérita.

Jeanne Ravel également titulaire d'une pension de 50 livres.

Une autre nourrice désignée seulement dans les *Archives des Basses-Pyrénées* par ces mots ... la nourrice de Poissy.

Jeanne de Fourcade fut la seule qui triompha des difficultés de l'allaitement. Elle habitait au village de Bilhère et c'est dans son humble demeure que l'enfant fut nourri. Bien que cette chaumière ait reçu depuis lors des améliorations qui l'ont transformée en maison bourgeoise, la distribution des pièces a été, dit-on, religieusement conservée et l'immeuble est resté propriété de la famille de Lassensaa (le père nourricier de Henri IV s'appelait Jean de Lassensaa) (Hilarion de Barthéty, *Le berceau de Henri IV*, p. 6 et Fr. de Saint-Maur, *Promenades historiques dans le pays de Henri IV*).

Le Béarnais arrivé au trône, sa nourrice demanda pour récompense l'autorisation de faire peindre sur la porte de sa cabane les armes de France avec cette inscription béarnaise « *Saubegarde dou rey* » sauvegarde du roi (Mlle Vauvilliers, *Histoire de Jeanne d'Albret*).

Louis XIII

Marie de Médicis étant devenue enceinte, il fallut chercher une nourrice pour le dauphin à venir ou la princesse future ; *La Rivière alors premier médecin, homme fort intéressé et vilain, en produisit une qui lui avait fait présent d'une tapisserie de 400 écus. Le roi en fut informé, il témoigna que cette nourrice ne lui plaisait point et il inclinait pour une autre, qui prouvait par diverses attestations de plusieurs médecins que son lait était excellent ; mais La Rivière dit au roi « Sire malgré toutes ces attestations, elle ne vaut pas mieux que l'autre ; j'en ferai faire autant pour un couple d'écus, à tel médecin de Paris que je voudrai. Le roi lui répliqua : Pourquoi ne prendraient-ils pas bien deux écus pour celle-là ? vous avez bien reçu pour celle que vous présentez une tapisserie de 400 écus !*

« Je ne sais si La Rivière eut la force de répondre : mais ce qu'il y a de certain c'est que la nourrice fut renvoyée et qu'il garda la tapisserie » (Un essai sur l'art des accouchements).

La première nourrice du roi fut Marguerite Hotman mais le dauphin était très avide et sa nourrice était à sec à toute heure et pourtant elle mangeait beaucoup et tant qu'elle vomissait ; de plus elle avait la mamelle petite et le lait clair et chaud, si bien qu'à l'âge de un mois, le dauphin dut prendre sa première bouillie.

Le 19 octobre 1601 Mlle Hélin, femme Lemaire, suppléa Marguerite Hotman.

Le 27 décembre 1601, le roi envoya une nouvelle nourrice à Mme de Montglat gouvernante de l'enfant avec la lettre suivante « *celle qui vous rendra ceste cy est une nourrice que je vous envoie pour donner le tétin à mon fils, c'est pourquoi vous ne feres faulte ; incontinent la présente reçue, de la faire servir et qu'elle luy donne à têter, ne voulant pas que celle qui l'a nourry jusqu'à présent continue davantage* » (lettres missives du 26 décembre 1601).

Cette nourrice était Mlle Galand, femme de maître Charles Britel, barbier chirurgien à Paris. Le 21 janvier 1602, Mme Lemaire, la nourrice intérimaire, se retira pour avoir déplu à la reine par la persuasion de quelques personnes qui étaient près de sa Majesté. C'était, ajoute Héroard, une très honnête femme, fort douce qui avait beaucoup de lait et fort bon et plut à Dieu que M. le dauphin en eut été nourri au lieu de la première, il en eut mieux été pour sa santé et je crois qu'il eut été nourri seulement d'un lait (Louis XIII fut sevré à 18 mois).

Héroard ne cite pas dans son journal le nom de Mme Poncet, nourrice de Louis XIII que l'on trouve dans les mémoires de L'Estoile (t. VII, 32, 1^{er} novembre 1601) et pourtant au dire de cet auteur, cette nourrice rendit un grand service au roi « peu s'en fallut que Henri IV ne perdit par accident au bout de peu de semaines ce fils tant désiré, comme il le tenait entre ses bras, il s'amusait à le faire sauter par plaisir, l'enfant lui échappa des mains, heureusement la nourrice, Mme Poncet, le rattrapa fort adroitement ».

Mais revenons à Mlle Galand, cette nourrice ne faisait

pas tout à fait l'affaire « *elle n'était pas propre* » (Héroard). Aussi fut-elle conservée peu de temps.

La reine choisit elle-même une autre nourrice Antoinette Joran du Jorron et qui parvint à élever l'enfant. Elle était femme de Jean Bocquet, sieur du Chesnoy, conseiller et secrétaire du roi (Franklin).

C'est à elle que le 13 octobre 1602 (Héroard) les députés du Dauphiné donnèrent « *une chaîne d'or pesant 80 écus* ».

Louis XIII reçut d'elle ses premières leçons de lecture (Héroard), elle lui faisait aussi des contes auxquels il prenait grand plaisir : les contes du compère renard, du mauvais riche et de Lazare. En 1606 elle eut une fille dont le roi fut parrain et qu'il nomma Henriette (Héroard). Un fils dont elle accoucha en 1613 fut tenu sur les fonts par la reine Marguerite première femme du roi et par César de Vendôme (Jal) fils du roi et de Gabrielle d'Estrées.

Louis XIII affectionnait sa nourrice.

Le 30 mai 1605 :

« *Le dauphin s'étant déchaussé, étant à table, sa nourrice le veut chausser ;*

— *Non maman Doundoun (surnom qu'il donnait à sa nourrice) je veux pas que vous me chaussiez,*

— *Pourquoi Monsieur ?*

— *Parce que vous m'avez donné à têter quand j'étais petit ».*

Le 12 août 1606. « *Le roi revenant de la chasse le voit et lui dit s'il vouloit lui donner à coucher et lui répond,*

si vous ne me couchez avec vous, je coucherai avec maman Doundoun ».

Le 31 août 1606, « *il va en la chambre de sa nourrice qui était au lit, lui saute au col, lui donne des coups de poing sur les joues par carresse en disant : je t'aime tant que je te veux tuer, en mâchant sa grosse langue comme il avait coutume de le faire quand il faisait quelque chose avec ardeur ».* (Héroard).

Louis XIV

On sait que ce souverain naquit avec des dents. Les enfants atteints de cette anomalie sont portés à mordre le sein de leur nourrice, qu'il faut remplacer à cause des gerçures et abcès consécutifs, c'est ce qui arriva pour le premier de nos « enfants du miracle » ou simplement de Buckingham, d'après les mauvaises langues.

De même, Don Carlos, fils de Philippe II vint au monde avec des dents, et les morsures qu'il faisait à sa nourrice lui valurent de fréquentes corrections, jusqu'à l'âge de trois ans.

Quant au fils d'Anne d'Autriche destiné à faire tout grand, le remplacement des « remplaçantes » fut attribué, par le courtisan Dionis au grand appétit du roi Soleil. L'ambassadeur de Suède Grotius ignorait sans doute que Louis XIV eut des dents ou faisait œuvre de courtisan quand il écrivait à Oxenstiern, quelques jours après la naissance du jeune prince « *le Dauphin a déjà changé trois fois de nourrice, car non seulement il tarit bien leur sein, mais encore il le déchire, que les voisins de la France prennent garde à une si précoce capacité !* »¹.

1. Docteur Witkowski, *Seins et allaitement*.

Certes, on doit reléguer parmi les légendes le fait divers de la *Gazette de Liège*, qui rapporte l'histoire de cinquante nourrices mordues au sein et mises hors de combat par le futur grand roi, simple réminiscence de la mythologie ; cependant d'après la relation de l'ambassade, voyage et séjour à la cour, de M. de Bailly de Fourbin envoyé de Malte, il appert que « *sa Majesté (la reine mère) pour faire paroistre la crédulle vénération avec laquelle elle révère la sainte relique que V. Eminence (le Grand Maître de Malte) luy a envoyée me raconta comment par miracle la nourrice de Mgr. le Dauphin nommée Pierrette Dufour, femme d'un charretier de Poissy, ayant eu des duretés dans les mamelles, ulcérées des dents de son Altesse royale. Elle avait recommandé sa guérison à sainte Anne et mesme qu'avec dévotion on fit toucher la relique aux parties incommodées, ce qui ne fust pas plus tost fait que par miracle, ainsy l'appela la Reyne, les douleurs estant cessées, ces duretés se dissipèrent et l'intempérie de chaleur qui causait des douleurs du bout et environ du testin se modérant, la consolée nourrice continua de donner le lait à son Altesse Royale* »¹. Ces meurtrissures du petit glouton ne donnent-elles pas raison aux étymologistes qui font dériver du mot grec *Massô*, pétrir, mordre.

Elisabeth Ancel ou Ansel fut la première nourrice du roi et seulement pendant trois mois (d'Artigny, t. VI, p. 80) ; par acte du 4 mars 1639 elle continua de faire de la pension accordée aux enfants de France (*Vieilles Archives de la guerre*, vol. 56, p. 107).

1. J. Bord, *Intermédiaire*, 30 mars 1914.

Elle était fille de Guillaume Ancel, seigneur de Monchesne, conseiller maître d'hôtel de Henri III, ambassadeur près des empereurs Maximilien et Rodolphe II en 1583 et 1585 lors de la négociation du mariage de Charles XI, puis maître d'hôtel du roi Henri IV.

Elle était femme de Jean Longuet écuyer seigneur de la Giraudière (communes de Villevy et la Ferté Saint-Cyr, Loir-et-Cher), conseiller du roi en ses Conseils et son procureur au bureau des finances de la généralité d'Orléans.

Il existe un portrait d'Elisabeth Ancel au musée de Versailles (Attique du Nord, salle 159).

Les Ancel furent confirmés en noblesse le 17 août 1669 (nouveau d'Hozier, vol. 8).

Les Longuet furent confirmés également par arrêt du Conseil d'Etat le 22 mars 1666 (*Arm. gen. d'Hozier, généralité d'Orléans*, f^o 21).

La famille Longuet était en 1914 représentée par Manem Raoul de la Giraudière en tant qu'aîné de cette famille (*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, du 20 avril 1914).

La faveur d'allaiter le dauphin succéda à Pierrette Dufour, femme d'Etienne Ancelin, charretier à Poissy, leur mariage eut lieu le 20 février 1634¹.

Originaire de Coulommiers pour les uns, de Picardie pour les autres, elle fut dès avant la délivrance de la reine, installée à Saint-Germain en Laye.

Mme Ancelin devint vite nourrice sèche, mais resta

1. Voir la notice historique de M. Lebœuf sur Montesson (Seine-et-Oise), le Vésinet 1890, in-16, pp. 42-44.

la nourrice en titre. Ses fonctions cessèrent en 1643, mais elle fut retenue à la Cour et honorablement traitée. Lors de ses voyages à Fontainebleau, elle allait en dévotion à Fericy et en 1651 pendant un séjour de la Cour à Montceaux en Brie, près de Meaux, elle alla prier au tombeau de saint Fiacre. Peu après, de retour à Paris, elle envoya au prieur du lieu, dom Lefevre, une paire de burettes d'argent et sollicita d'un sien parent M. Dufour, abbé d'Aulnoy et curé de Saint-Maclou de Rouen, quelques libéralités au prieuré briard (1652).

Par lettres patentes de décembre 1653, le jeune roi accorda aux époux Ancelin des lettres de noblesse ainsi qu'à leurs enfants tant mâles que femelles, nés et à naître en loyal mariage de leur postérité.

« *L'édit du 22 novembre 1698 avait fixé ainsi les armoiries de la famille Ancelin : d'écartelé aux 1 et 4 de gueules à une fleur de lys d'or, aux 2 et 3 d'argent à un dauphin d'azur couronné et peautré de gueules ; et sur le tout d'or, parti d'argent à un lion de gueules, brochant sur le parti, accolé de gueules à un chevron accompagné en chef de deux soleils et en pointe d'une gerbe, le tout d'or* » (Maurice Lecomte, *Intermédiaire* du 10 mars 1915).

La reine Anne désigna peu après Mme Ancelin comme inspectrice des Hôpitaux militaires du royaume et l'envoya notamment à Stenay où la reine mère avait fait établir un hôpital pour les soldats blessés au siège de Montmédy. L'ancienne nourrice du roi « *devait avoir l'œil et faire que rien ne manquât* » (Montglat, t. III, p. 32).

Desmaze dans ses curiosités des anciennes justices d'après leurs registres, cite un édit de novembre 1655

portant permission en faveur de Pierrette Dufour d'établir coches, carrosses, chaises roulantes.

La même année, l'ancienne nourrice, depuis longtemps femme de chambre de la reine, honneur qu'elle partageait avec Molina se retira à Gournay sur Marne, châtellerie royale, dans une confortable habitation que le roi fit construire pour elle, petit château de briques, qui appartint peu après 1840 à M. M. Nast et que sa couleur faisait appeler le château rouge.

En 1657, l'ancienne nourrice suppléa Anne d'Autriche pour tenir le 16 mars sur les fonds baptismaux de Saint-Sulpice un fils de feu Michel de Saint-Germain, garde du roi, son compère était Louis XIV lui-même, son ancien nourrisson.

Cependant, Mme Ancelin ne manqua pas de poursuivre sa fortune, en octobre 1661, Louis XIV signa à Fontainebleau un édit créant deux lettres de maîtrise de toutes sortes d'arts et métiers en tous lieux où il y avait jurande et il donna ces lettres à Molina et à Pierrette Dufour sa propre nourrice.

La nouvelle dame engagiste de Gournay recevait peu et se montrait fort bienfaisante. Un des assidus de son salon était l'abbé Dangeau, l'académicien, surtout en 1683, 1685, il était prieur de Gournay.

Etienne Ancelin fut inhumé le 25 mai 1668 aux frais et dépens du roi en l'église de Montesson, qu'il avait fait bâtir, à frais communs avec son épouse.

Mme Ancelin mourut à Paris, fort âgée, le 7 octobre 1688, à midi, dans sa maison parisienne de la rue Barre du Bec, paroisse Saint-Merry et fut inhumée à

Gournay dans la chapelle de M. Ancelin son fils, seigneur de la cure de Gournay, par Duval, prêtre-curé de Saint-Arnould de ce lieu le 12 octobre ¹. Son cœur reposerait à Saint-Méderic.

Mme Ancelin eut cinq enfants, Charles-Etienne, Marie-Ambroise, Philippe-Augustin, Louis et Marie-Thérèse ; ils naquirent tous à Paris, paroisse Saint-Merry. En juillet 1702 ils obtinrent confirmation de leurs lettres de noblesse.

Un de ses fils, bien qu'il n'eut qu'un mérite fort ordinaire et d'une époque où la naissance semblait une condition nécessaire pour parvenir à l'épiscopat n'en devint pas moins évêque de Tulle. Il fut considéré sans doute comme suffisamment annobli en sa qualité de frère de lait du roi, cependant sur la muraille du cloître qui conduisait de l'évêché à la cathédrale un plaisant écrivit : « *via lactea* » (Druon).

Eustache de Sachy dans ses *Essais sur l'histoire de Péronne* nous parle de la nourrice de Louis XIV, aïeule de la dernière abbesse de Biache, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, morte en 1754, qui racontait souvent l'histoire de la paysanne devenue marquise de Certeaux et qui laissa un fils lequel devint évêque de Tulle et une fille qui transporta à l'aîné de ses enfants le nom de Certeaux.

Pour d'autres auteurs, Maurice Lecomte, Louis Ancelin, fils, frère de lait du roi, aurait été plus simplement écuyer du roi, mais serait devenu de ses conseillers et contrôleur de la Maison de la reine, il serait mort un peu

1. Acte de décès en l'église de Gournay-sur-Marne.

avant 1694, laissant sa veuve, Marie Levassor, dame engagiste de la châtellenie royale de Gournay.

Quant à Philippe-Augustin, Maurice Lecomte nous dit qu'il parut à Melun en 1741 et il le qualifie d'écuyer seigneur de Franconville, ci-devant officier aux gardes françaises¹.

Louis XIV fit encore d'un des petits fils de Mme Ancelin l'un de ses gentilshommes ordinaires².

Parmi les nourrices retenues de Louis XIV on trouve :

Marie de Ségneville-Thierry ; Jeanne Potteri ; Anne Perrier ; Marguerite Garnier ; Marie Mesnil³.

Seule, Marie de Ségneville-Thierry fut nourrice effective après Elisabeth Ancel et Mme Ancelin.

Louis XIV aimait sa nourrice. « *Quand tout ce qu'il y avait d'illustre et de puissant dans le royaume se pressait encore à la porte du roi, avant le grand chambellan, avant cette foule de seigneurs, princes, cardinaux, maréchaux, ministres, qui attendaient respectueusement l'instant du réveil, tous les jours, une femme entrait dans la chambre du roi et courrait l'embrasser dans son lit ; cette femme... c'était sa nourrice ! jamais, dans aucune circonstance, elle ne perdit ce privilège auprès de celui que son sein avait allaité. C'était bien mieux qu'un usage, c'était un souvenir doux, naturel et touchant. Louis XIV, dans les bras de sa nourrice, cède un moment aux affections du cœur, il est homme, on ouvre, la foule entre, il est roi* »⁴.

1. *Intermédiaire* du 10 mars 1914.

2. De Sourches.

3. A. Jal, p. 920.

4. Docteur Witkowski, *Seins et allaitement, histoire du décolletage et du corset*, p. 72. Ce privilège est retrouvé dans Saint-Simon, t. XII, p. 172.

Louis XV

« Marie-Madeleine Bocquet, femme Mercier, avant de nourrir Louis XV avait été la nourrice de son frère aîné le duc de Bretagne ; elle fut ensuite première femme de chambre de la reine.

Simon Mercier, son mari avait été contrôleur général de la Maison de la reine. Il mourut en 1771 à 89 ans (Gazette, 21 février 1750 et 14 octobre 1771). Mariée à un maréchal ferrant, Marie-Madeleine Boquet avait fait une grande fortune de circonstance. Je ne l'ai jamais connue ; on la disait belle et bonne »¹.

Mais en quoi consistait sa fonction de première femme de chambre de la reine ? :

« Le service de la première femme de chambre de la reine n'est différent de celui des autres au dîner que par rapport aux plats. La première ne sert ni ne dessert et ne porte point de plats, c'est elle qui sert toujours la reine pour présenter les assiettes, donner toujours à boire, au lieu que quand elle n'y est pas, les autres femmes ont l'honneur de la servir alternativement. La première femme de chambre porte les assiettes qu'elle reçoit de la reine jusqu'à la porte de la chambre pour les remettre aux officiers du gobelet ; elle prend comme les autres femmes de chambre sur la table de marbre, les assiettes qu'elle présente à la reine ; elle va à la porte prendre la soucoupe des mains des officiers du gobelet lorsque la reine demande à boire et la reporte au même endroit.

1. Dufort de Cheverny, 1^{er} époque, p. 25.

Feu, Mme Mercier qui était grosse et pesante, avait établi pour sa commodité qu'un garçon de la chambre lui apportât le service à moitié dans la chambre ; Mlles Perrin et Bibault (qui lui succédèrent ensemble dans cette charge) ont fait demander à la reine, si elles feraient de même, et la reine a ordonné que la règle fut rétablie »¹.

Nous retrouvons chez Louis XV pour sa nourrice la même affection et le même souci de l'honorer que Louis XIV avait eu pour la sienne.

« Aujourd'hui (décembre 1737) le roi après être rentré du salut, a été chez la reine pour y assister aux fiançailles d'une fille de Mme Mercier avec un M. Huron, dont je crois que le frère est receveur général. Mme Mercier avait l'honneur et le droit de place de marier ses enfants dans la chambre de la reine. Le roi était debout du côté de la cheminée et la reine du côté du balustre ; Mesdames les deux aînées à côté de la reine et Mgr. le Dauphin le dos tourné au trumeau entre les deux fenêtres, M. l'abbé d'Alègre, aumônier de la reine et M. le curé de la grande paroisse tous deux en étole, sont entrés d'abord et ont fait — la révérence seulement au roi, ils se sont ensuite placés du côté de la porte, non pas tout à fait le visage tourné à la cheminée, mais un peu vers la fenêtre. M. Huron et Mlle Mercier sont entrés, conduits par Bontemps le père qui a fait le maître de cérémonies pour montrer à la fille des révérences qu'elle devait faire, mais elle en a fait une de trop, car avant que de dire oui, non seulement elle a fait la révérence au roi et à la reine, mais elle l'a faite à son père, qui était du côté de la porte. Quand la cérémonie des fiançailles fut finie, M. l'abbé

1. Luynes, t. X, p. 218, févr. 1750.

d'Alègre fit la révérence au roi et à la reine et fit en présence de MM. un discours sur l'excellence du sacrement du mariage d'environ un demi-quart d'heure, mais assez bon. —

« M. Mercier est venu quelque temps après chez Mme de Luynes la prier de signer au contrat de mariage ».

Plus loin, dans ces mêmes mémoires, on peut lire :
« Mme Mercier mourut hier d'une hydropisie dans les chairs, après avoir été longtemps malade. Elle avait 69 ans »².

« En mars 1750, de Luynes écrivit : le roi donnera 500 écus de pension aux deux aînés de ses enfants et outre cela la place de fermier général pour l'un d'eux, la première qui viendrait à manquer.

« Il y a quelques jours que M. Mercier faisant ses remerciements à la reine pour les grâces que le roi lui avait accordées lui demanda en même temps ses ordres pour la layette dont sa femme était chargée (cette layette est pour la reine car celle que l'on a fait pour les enfants est infiniment plus considérable). Au premier enfant on en fait une qui coûte environ 200.000 francs et aux autres enfants on donne 10.000 écus à la gouvernante des Enfants de France pour le renouvellement de cette layette. La reine a été fort surprise que M. Mercier s'adressât à elle pour la layette ; elle lui dit que c'était l'affaire de Mme de Luynes, et que cela ne la regardait point. M. Mercier vint donc hier chez Mme de Luynes, un peu embarrassé de ne lui avoir pas encore parlé de cette petite affaire, et après quelques moments d'autre conversation, il lui a dit qu'il avait une layette dont vraisemblablement la reine ne ferait aucun usage, que sa femme

1. Luynes, t. I, p. 418.

2. Luynes, t. X, 14 février 1750.

l'avait toujours gardée et qu'il désirait savoir ce qu'elle désirait en faire. Mme de Luynes n'étant pas assez instruite des droits de la charge de dame d'honneur par rapport à la layette, en a parlé à M. de Saint-Florentin. Finalement il parut juste à Mme de Luynes que le retour de l'ancienne (fourniture) fut pour la succession de Mme Mercier, au moins la plus grande partie »¹.

Mme Mercier établit fort bien ses enfants, nous en trouvons la raison dans les nombreux profits que lui donnait sa charge.

« La reine a voulu savoir ce que valait la place de première femme de chambre, M. de Saint-Florentin qui lui en a rendu compte, m'a dit qu'elle n'était pas à beaucoup près aussi considérable qu'on l'estimait, il compte que la place de première femme de chambre vaut environ 28 à 30.000 livres de rente, y compris le profit des bougies qu'il estime 14 ou à 15.000 livres, le profit des cartes, celui des serments etc. et les appointements. Mme Mercier avait outre cela 2.000 livres de pension et son mari 4.000 de plus contrôleur de la maison de la reine, c'est encore l'usage; il a réuni les deux charges, ce qui peut lui valoir 20.000 livres de rente.

Ainsi il compte que le mari et la femme avaient environ 50 à 60.000 livres de rente ».

Mme Mercier laissa huit enfants, cinq garçons et trois filles.

L'aîné Saint-Vigor (Louis Mercier de) fut capitaine au régiment du roi et devint contrôleur général de la bouche, de la maison de la reine en 1750, concurremment avec son frère.

1. Luynes, t. X, mars 1750.

Luynes, t. X, février 1750.

La Source, le deuxième, est mort en cette place et lieutenant général (il figure encore sur l'almanach de 1789) il occupait cette charge depuis 1750.

Le troisième fut chef d'escadre, attaché à la marine à Toulon.

L'abbé Mercier (pour Luynes, chanoine à la Sainte-Chapelle) pour Dufort de Cheverny il s'agit de Jacques, François Mercier, abbé de Provins, prieur du Plessis-Grimond et du Plessis-Angrand, mort en 1787, à 84 ans (Chastellux), il jouissait de 50.000 écus de bénéfices.

Un cinquième fils, d'après les mémoires de Luynes, était en 1750, directeur des fermes de Toulouse, c'est de Louis Mercier, dont il sera question plus tard et qui fut guillotiné comme fermier général à l'âge de 78 ans.

Des trois filles, l'une avait épousé M. Félix, contrôleur général de la maison du roi, une autre M. du Parc (Charles François Lavechef du Parc, intendant général des Postes mort en 1751) il avait succédé à Grimod-Dufort dans la direction du cabinet noir ayant le travail avec le roi. M. du Parc avait été jadis secrétaire de M. le cardinal de Fleury.

La troisième M. de Courgis (Héron de Courgis) receveur des consignations au Parlement.

Le comte Dufort de Cheverny ajoute dans ses mémoires « *M. Félix, mon oncle, à la mode de Bretagne avait épousé au grand regret de ses parents, une des filles de Mme Mercier, c'était une famille superbe pour les formes, car pour l'esprit ils l'avaient précisément pour leur état. Je ne puis me ressouvenir de Mme du Parc que comme une des femmes les plus douces, les plus respectables, les*

plus obligeantes que j'aie vues ; devenue veuve, Mme du Parc se retira au vieux Louvre, dans un logement que le feu roi Louis XIV avait donné à toute sa famille. C'était au coin, entre le cul-de-sac du roi et le pavillon d'entrée ».

En mars 1876, Louis XV avait annobli M. et Mme Mercier, ils reçurent pour armoiries : un écu coupé d'or et d'argent, chargé de deux fleurs de lis d'or de deux dauphins adossés avec une couronne royale posée sur le coupé, et ce ajoute l'acte « *en considération de ce que la dite dame eut le bonheur d'allaiter successivement deux fils de France qui furent tous deux dauphins* » (Chassant, *Nobliana*, Paris, 1868, 56 ; *Nouvelle revue héraldique*, janvier-février 1920).

Dans l'*Intermédiaire* du 10 août 1915, Nisiar écrit :

« *Il existe un joli ex libris au nom de Glandeves Mercier, présentant deux écus accolés, aux armes des Mercier et des de Glandevès (famille originaire de Provence). C'est celui de Charles Magloire de Mercier, lieutenant des vaisseaux du roi, chevalier de Saint-Louis, petit-fils de Simon Mercier et de Marie-Anne Boquet ; et de sa femme Lucie Marie de Glandevès.*

« *Les armes Mercier sont celles concédées en 1716* ».

Peut-être existe-t-il encore un portrait de Mme Mercier si l'on veut croire Victor Advielle qui dans cette même revue mais du 30 octobre 1898 dit avoir vu il y a quelques années chez un brocanteur de la rue des Archives un beau portrait de femme tenant un enfant au sein et que le marchand assurait être celui de la nourrice de Louis XV.

Le Grand Dauphin né en 1661

Le Grand Dauphin fut allaité par une briarde, Marguerite de Fleurs, femme de Blaise Dulac, employé aux gabelles, bientôt nommé receveur du grenier à sel de Meaux et aussi annobli. Lui et ses enfants sont parrains et marraines à des baptêmes constatés sur les registres paroissiaux de Saint-Rémy de Meaux le 25 novembre 1668, 12 mars, 9 avril, 7 juin 1673, 1^{er} août, 28 avril 1678, etc. La nourrice recevait une pension de 800 livres. Les mêmes registres ont au 14 février 1687 le mariage de messire Alexandre Cagnia, sieur de Voluceau, porte-manteau ordinaire du roi avec Elisabeth Dulac fille de Blaise Dulac et de Marguerite de Fleurs, première nourrice de Mgr. le dauphin et première femme de chambre des Enfants de France.

Le 11 décembre 1682, Marguerite de Fleurs est marraine d'une cloche à Saint-Rémy église et en 1684 elle donne à la fabrique un soleil pour le Saint-Sacrement.

Une de ses filles, Louise devenue en 1684 femme de chambre du duc de Berny et compte parmi les officiers et dames de la Cour¹.

Le Grand Dauphin ne fut sevré qu'à l'âge de deux ans ! ce retard dans le sevrage était commun, jadis (Louis XIII fut sevré à 18 mois !)

Marguerite de Fleurs nourrit neuf mois le Grand Dauphin, Marie Henry, femme Moreau, la remplaça.

Au 11 janvier 1693 nous relevons dans les mémoires de

1. *L'Intermédiaire.*

Sourches « *Le roi donne 4.000 livres de pension au sieur Moreau mari de la nourrice de Mgr. et à ses enfants, dont l'aîné était capitaine au régiment du roi, et c'était une grande charité qu'il faisait à cette pauvre famille, qui ayant joui de 40.000 livres de rente pendant la vie de Mme la Dauphine se voyait alors réduite à la mendicité* ».

Fossoyeux, dans son ouvrage, *La vie au XVII^e siècle*, cite une curieuse pièce où il est dit que Mme de Montausier gouvernante du Grand Dauphin présenta pour les deux mois de juillet-août 1662 une quittance de 9.060 livres « *pour la dépense des nourrices de Mgr. le Dauphin et pour celle de sa bouche et de son entretienement* » ; la chandelle de Mme la nourrice est portée sur les comptes pour 21 livres par mois, la subsistance des nourrices de réserve et le lait de Mgr. pour 231 livres ».

Philippe II d'Orléans né en 1674

Régent de France, il fut allaité par sa mère Charlotte-Elisabeth de Bavière.

Le duc de Bourgogne né en 1682

Sa nourrice fut Anne Composition, femme du sieur Pierre Margalé. 1.200 livres de gages ; 1.080 livres pour sa nourriture, à raison d'un écu par jour, le double quand elle allaitait.

La deuxième nourrice du fils aîné du Grand Dauphin fut Mme Lair. 600 livres de gages ; 1.080 livres pour sa nourriture.

Sa troisième nourrice, Mme de la Fontaine avec les mêmes avantages¹.

La nourrice du duc de Bourgogne, remarque de Sourches, fut exclue, contre la coutume ordinaire, de la charge de première femme de chambre. Elle avait déplu au duc dès son enfance et probablement il devait y avoir quelque chose de plus fort. Mais le roi lui fit une pension de 1.000 écus.

Le duc de Bourgogne né en 1729

La question religieuse joua un rôle important, la nourrice préférée, Mme Dufour qui était catholique faillit échouer dans ses projets, des lettres anonymes adressées à M. Dodart, médecin du roi, par une servante de Dufour, accusèrent de calvinisme le mari de la nourrice choisie pour le rejeton royal². Cette Mme Dufour fut toutefois retenue.

« Elle s'appelle Françoise Gonet, fille de feu Antoine Gonet, marchand toilier demeurant dans la rue Longue (à Lyon) mariée en troisième nocces avec la demoiselle Bérauld, anciennement greffier à la seneschaussée et aujourd'hui greffier aux saisies réelles et autres juridictions de Lyon, mère de la dite Françoise Gonet. Ses père et mère étant morts presque sans aucun bien, on plaça Françoise Gonet en qualité de fille de boutique chez une marchande lingère de la petite rue Mercière. Le nommé Pierre Dufour, du pays des Cévennes ou du Gévaudon, calviniste

1. Franklin et l'état de la France en 1687 et 1692.

2. P. d'Estrée, *Médecine anecdotique, historique et littéraire.*

de religion, en devint amoureux (elle était jolie et avait l'air fort coquet). Etant grosse de ses faits, il la mena à Avignon où il l'épousa. Le 10 août 1772, il revint à Lyon où il leva avec sa femme une boutique de toiles et de dentelles et fit quelques années après banqueroute ; qu'il accomoda au 4^e ou au 5^e, lequel n'ayant pu encore payer dans les termes échus, il se mit dans les gardes du roi pour se soustraire à la poursuite de ses créanciers. Elle a deux frères, l'un nommé Antoine Gonet, maître-ouvrier en bas de soie et l'autre M. Gonet aujourd'hui secrétaire de M. Dugas prévôt des marchands »¹.

« Mme Dufour eut une fille qui épousa M. de Boisgiroult, qui est aujourd'hui première femme de chambre de Mme la Dauphine, elle en avait la survivance. M. de Boisgiroult est premier valet de chambre de Mgr. le Dauphin en survivance de M. Binet »².

Mme Dufour mourut le 27 juin 1758, âgée de 55 ans,

« C'était, dit de Luynes, une très bonne femme et qui cherchait à faire plaisir en tout ce qui dépendait d'elle ».

Le duc de Bourgogne

« Parmi les nourrices, il en est une que nous devons mentionner, voici pourquoi, Mme Poissonnier était compatriote et amie d'enfance de Cazotte, déjà connu par quelques productions littéraires. Elle lui demanda de faire des couplets pour bercer son nourrisson le duc de Bourgogne. Outre une chanson un peu grivoise « commère il faut chauf-

1. Journal historique d'un magistrat de la ville de Lyon, *L'Intermédiaire*.

2. Luynes, 27 juin 1758.

fer le lit », chanson qui fit dire que la censure n'avait pas ses entrées à Versailles, Cazotte composa une romance « Le vieux château des Ardennes » ballade fantastique qui devint promptement et qui est restée populaire. Cette ballade donna plus tard à Cazotte l'idée de son Olivier, l'un des ouvrages qui ont le plus contribué à sa réputation »¹.

D'autre part, dans les mémoires de de Luynes, à la date du 5 mars 1754 nous relevons ceci :

« Mariage de M. de Poissonnier, médecin, avec la nourrice de Mgr. le duc de Bourgogne. Les fiançailles furent faites dans la chambre de Mgr. le duc de Bourgogne, la Petite Madame y était »,

et un peu plus loin, à la date du 20 août 1754.

« Les Etats de Bourgogne ont donné une gratification de 12.000 livres à Mme Poissonnier nourrice de Mgr. le duc de Bourgogne ».

Etant donné que les nourrices étaient choisies entre 25 et 35 ans et que Mme Poissonnier *« fut amie d'enfance de Cazotte »* (né à Dijon en 1720), le duc de Bourgogne dont il s'agit dans l'ouvrage de Druon et les mémoires de de Luynes ne peut être que le duc de Bourgogne, frère aîné de Louis XVI, mort prématurément, certains auteurs disent en 1771.

Louis XVI

Louis XVI fut nourri par la femme de Hyacinthe Mal-lard², officier, fils d'un imprimeur de Marseille, peu

1. Druon.

2. Liste civile du Dauphin, *Archives Nationales* en 1767-1768, recherches personnelles.

fortuné, assez dissipé et très endetté. Cette dame Marie Barbe Guillot, originaire des environs de Crécy en Brie était belle. La dissipation de son mari lui permit d'obtenir le 29 mai 1761, du prévôt de l'hôtel, un jugement de séparation de biens.

Barbe Guillot était devenue femme de chambre de son ancien nourrisson. Elle eut bientôt de nouveaux et graves ennuis avec son mari auquel Louis XV ordonna de s'éloigner de la Cour avec permission de se retirer chez le curé de Fayles-Nemours ; celui-ci était Charles Mathurin Bezout, frère du célèbre mathématicien Etienne Bezout, mari de la sœur de Mallard. Cet étrange « *père nourricier* » du duc de Berry pour adoucir l'ennui de son exil chercha près du duc de la Vrillière, à obtenir des secours en espèces. On lui délégua 1.000 livres annuellement sur les 10.000 livres de rentes dont bénéficia Barbe Guillot. On y ajouta vers 1780 quelques allocations pour désintéresser les plus bruyants créanciers, malgré le dommage que ces retenues causaient à sa femme.

Il emprunta notamment à sa gouvernante Marguerite Pascault, à Etienne Bezout de l'Académie des Sciences, puis à la veuve de ce beau-frère qui habitait aux Basses-Loges près de Fontainebleau.

Le duc de Berry devenu Louis XVI conserva Barbe Guillot à la cour et enfin autorisa son mari le 16 mai 1789 à aller où bon lui semblerait, mais sans augmenter la pension annuelle de 1.000 livres, qu'il était loisible au mari d'accroître en se réunissant avec sa femme ; Hyacinthe Mallard refusa le conseil, resta à Nemours et fut délégué dans ce district par son ami, l'avocat Prieur,

général syndict du département de Seine-et-Marne à la vente des domaines nationaux. Il mourut à Nemours le 1^{er} mai 1793 dans sa maison du faubourg du Petit Bout, n^o 927.

Sa succession chût à la nation, parce que sa femme et leur fille avaient émigré avec la Cour¹. Il est difficile d'admettre cette opinion, ou si Mme Mallard émigra. ce fut pour peu d'années.

Car dans les fonds du secrétariat d'Etat, Directoire exécutif aux *Archives nationales* (A.F. III, 519) nous avons trouvé la loi suivante.

Loi du 11 floréal de l'an VI de la République

Le Conseil des 500, après avoir entendu le rapport d'une commission spéciale sur la pétition de la citoyenne Guillot, veuve Mallard, nourrice du dernier roi des Français ;

Considérant que les lois existantes et une sévère économie ne permettent point de conserver la pension de 13.915 francs accordée à la veuve Mallard, qu'il est néanmoins juste de lui donner un secours en raison de son grand âge et de l'état d'indigence où elle a été réduite par la suppression de sa pension ;

Considérant que les secours alimentaires ne sont pas susceptibles d'être ajournés déclare qu'il y a urgence ; et après avoir déclaré l'urgence, le Conseil des 500 prend la résolution suivante :

art. 1^{er} (résumé) :

sa pension sera liquidée à l'effet d'obtenir le quart de

1. *L'Intermédiaire.*

son ancienne pension *au maximum* de mille francs, en justifiant au liquidateur qu'elle n'a point d'autres revenus, la dite pension lui sera payée à raison du tiers.

signé : Poullain Grandprey président, etc.

Dans les *Archives des Finances*, il est loisible de trouver la pièce suivante :

Décret.

Palais de Saint-Cloud le 2 septembre 1810,

art. 1^{er}. — Il est accordé à la dame veuve Mallard nourrice de Louis XVI une pension annuelle et viagère de 1.200 francs ;

art. 2. — Cette pension sera payée par semestre, à dater du 1^{er} juillet dernier.

art. 3. — Nos ministres des finances et du trésor public sont chargés de l'exécution du présent décret.

signé : Napoléon.

Marie-Antoinette

Marie-Antoinette fut allaitée par sa mère, Marie-Thérèse d'Autriche qui malgré tous ses soucis politiques et militaires, trouva le temps et la force de nourrir ses quatre fils et ses six filles.

Les enfants de Louis XVI

« La marquise de Créquy, dans « *Ses souvenirs* » critique sévèrement la manière de nourrir les enfants à l'époque de Jean-Jacques et n'hésite pas à qualifier de lactomanie « l'inconcevable folie de ce temps là ».

« D'abord on commençait par allaiter ses enfants soi-même, on n'avait que du mauvais lait à leur donner et même on n'en avait pas du tout, mais c'était égal, à la Jean-Jacques!

« Vous pensez bien que tous les enfants de ce temps là n'étaient pas assez résolument constitués pour résister à une nourriture insuffisante ou de qualité chétive; il en mourrait les deux tiers à la mamelle et le surplus n'en échappait que pour aller mourir d'été à l'été, après dix-huit ou vingt années de souffrance continuelle et de consommation. Mesdames de Rieux, d'Estiang, de Lusignan et de Gouffier, s'étaient opiniâtrées à nourrir leurs poupons, attendu que le lait et la sollicitude d'une mère ne sauraient être remplacés par le lait et les soins d'une nécessaire, etc. ce qu'il en est arrivé, c'est que les héritiers sont allés ad patres ainsi qu'on aurait dû le pressentir avec de pareilles nourrices.

« La sollicitude de ces dames ne s'étant exercée que sur les garçons, il ne leur est resté que des filles et quand M. de Gouffier rencontrait chez moi Jean-Jacques Rousseau il ne manquait pas de me dire « c'est pourtant grâce à lui que ma maison va se trouver éteinte, vilain songe creux! mais mon Dieu, madame, qu'est-ce donc que la maison de Gouffier, me demanda-t-il ensuite (Jean-Jacques). Avez-vous jamais ouï parler de l'amiral de Bonnaville ? Sans aucun doute. N'avez-vous rien lu sur les ducs de Roannez ? Voilà par exemple une famille dont je ne sais rien du tout. Eh bien lisez l'histoire de France avant de faire un livre sur l'éducation, à la place du marquis de Gouffier, je vous étranglerai ! »

Les nourrices manquèrent de ne plus paraître à la cour : « si le ciel, dit la femme de Louis XVI, me fait la

grâce d'accoucher heureusement, je ferai en sorte qu'il n'y ait plus de ces malheureux (pères en prison pour n'avoir pas payé les mois des nourrices de leurs enfants) et elle déclara vouloir vivre en mère, nourrir son enfant et se consacrer à son éducation ». « Le roi consentit à ce que la reine nourrisse, si elle accouche d'un dauphin, mais il hésitera s'il survient une fille (Docteur Cabanès) ». « *Or ce fut une princesse que le ciel envoya au grand désapointement du couple royal, mais bien qu'à son grand accouchement la reine eut un fils elle oublia sa promesse et passa la main c'est-à-dire le sein à une nourrice* » (Docteur Witkowski).

Louis-Joseph 1^{er} dauphin

Sa première nourrice fut remerciée au bout d'un mois et demi à cause d'un indiscret bouton dit M. de Lescure, (cité par le Docteur Cabanès), « *ce bouton n'était vraisemblablement qu'une crevasse du mamelon, si fréquente chez les femmes qui allaitent pour la première fois, ce n'était ni un chancre syphilitique qui aurait laissé des traces chez l'enfant ni un de ces boutons herpétiques qui vont par troupes ni une ulcération tuberculeuse puisque c'était un bouton ; cependant ce bouton suffirait pour les partisans de la contagion tuberculeuse pour expliquer le mal de Pott dont mourra Louis-Joseph* ».

« Par un choc en retour singulier cette accusation retomba sur la deuxième nourrice du premier dauphin, Mme Poitrine, cependant la qualité de son lait fut vantée par la cour. D'après Witkowski ce fut une histoire lancée

par dépit par l'entourage d'une nourrice recommandée à Mme Louise de France et qui en compensation fut chargée de nourrir l'enfant de Mme Poitrine.

« Or on sait avec quel soin une nourrice était choisie et il est beaucoup plus simple d'admettre que si Louis XVI et la reine ne présentaient pas de manifestations tuberculeuses l'hérédité scrofulo-tuberculeuse de sa famille expliqua la mort de Louis-Joseph.

« Son grand-père, le premier fils de Louis XV, mourut à 36 ans d'un « rhume négligé » ;

Le deuxième dauphin, Louis XVII, mourut de péritonite tuberculeuse et il présentait en outre des tumeurs blanches aux genoux droit et au poignet gauche ;

« Leur grand mère Marie de Saxe et leur oncle Louis duc de Bourgogne présentèrent aussi des manifestations tuberculeuses (Docteur Witkwski). »

Dans le dossier O¹3799 des *Archives nationales* nous avons trouvé une lettre écrite le 21 mars 1783 par Amelot à la duchesse de Polignac, le roi accorda à la nourrice de Mgr. le Dauphin une pension de retraite de 6.000 livres et a bien voulu en rendre 500 reversibles après son décès à chacun de ses aînés Augustin, Marie-Louise et Constance-Sophie et 800 au troisième Firmin Antoine. S'agit-il des enfants de la première nourrice de Louis-Joseph, ou de Mme Poitrine ?

Le 11 pluviôse an III (1794) la Convention liquida leurs pensions.

Sa seconde nourrice fut Geneviève Barbier, femme Poitrine. Elle était originaire de Prouilly près de Reims, et mariée à Antoine Poitrine, manouvrier dans ce village,

dont le nom figure dans la liste des habitants ayant comparu à l'Assemblée de la communauté pour les élections de 1789¹.

En 1783, l'archevêque de Reims ayant fait demander : « *les noms des hommes célèbres* » de chaque paroisse du diocèse, le curé de Prouilly signala « *le manouvrier Antoine Poitrine époux de la nourrice de Mgr. le Dauphin actuel* » ajoutant malicieusement « *vous le passerez sous silence si vous voulez* ».

Mme Poitrine se plaisait à presser « *sa poitrine énorme* » dit Mme de Bombelles, citée par le Docteur Cabanès pour en faire « *gicler un lait excellent qui arrosait l'assistance ébahie et amusée* ». C'était une joviale et forte campagnarde assortie d'un rustre et dont on disait « *elle a le ton d'un grenadier, jure avec une grande facilité, ne s'étonne et ne s'émeut de rien* » sorte de grand'mère de Mme Angot et de Mme Sans-Gêne.

Au dire de Mme Campan « *la nouvelle nourrice du premier dauphin devint si grosse que la mauvaise santé de ce prince fut généralement (et faussement) attribuée à l'embonpoint de sa nourrice. Mme Poitrine portait des toilettes tapageuses et elle aimait surtout à se parer d'une cornette de 600 livres* ». Ce fut Mme Poitrine qui mit à la mode la chanson de Marlborough, vainqueur de Villars à Malplaquet. Un jour, en présence de Marie-Antoinette la nourrice endormit l'enfant avec cette chanson burlesque imitée de celle du convoi du duc de Guise (1563) tué à Orléans par Poltrot et qui était populaire

1. *Cahiers de doléances pour les Etats Généraux* de 1789, baillage de Châtillon-sur-Marne, p. 300.

dans son pays. L'air plut à la reine et fit bientôt fureur à la cour d'abord, puis à la ville pour se répandre rapidement dans tout le royaume.

Il existe un tableau de Bonaventure Peters, peintre du roi de Danemark et du prince Charles de Lorraine gouverneur des Pays-Bas, intitulé *Amour maternel* et que l'on donne généralement comme le portrait de Mme Poirine. Le lecteur trouvera dans un ouvrage du Docteur Witkowski *Seins et allaitement dans l'histoire* la critique de cette interprétation erronée.

Louis XVII

Elisabeth Talon, mariée au sieur Sainte-Marie, chirurgien à Rocquencourt (Seine-et-Oise) aurait été la nourrice du duc de Normandie¹.

Touchard-Lafosse, dans ses chroniques des Tuileries nous dit que Mme la comtesse de Ségur, femme du grand-maître des cérémonies du palais, ayant appris que la nourrice du dernier dauphin et celle de sa sœur, la duchesse d'Angoulême vivaient dans une profonde misère, elle sollicita pour elles les bontés de Napoléon I^{er} qui accorda une pension à chacune d'elles.

Or, il apparaîtrait que Louis XVIII les aurait supprimées (Touchard-Lafosse). Un jour que le rois fit présenter la liste des pensions accordées par l'empereur, il raya de sa main celles accordées par l'usurpateur aux nourrices de feu son neveu et de sa nièce.

1. *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 20 août 1907 et 30 septembre 1907.

Or dans l'introduction des lettres de Napoléon à Joséphine et lettres de Joséphine à Napoléon et à sa fille, on lit p. 35 « *la bienfaisance de Joséphine ne connaissait pas les partis, la nourrice du dauphin recevait d'elle une pension* ». Comment la sœur du dauphin a-t-elle pu laisser le soin de cette pension à Joséphine ?

Le point ne fut pas éclairci.

Aux *Archives nationales* (O 15799) nous avons trouvé une lettre du baron de Breteuil à Mme la duchesse de Polignac écrite à Versailles le 9 juin 1786 :

Le roi (Louis XVI) accorde à la dame Marie, nourrice de Mgr. le duc de Normandie une pension de 3.915 livres pour sa retraite. Le même traitement fut accordé à Mme Laurent nourrice de Madame, fille du roi. La dame Marie-Claire Arnaud, épouse de Jean Louis Garnier, nourrice de Mme Sophie recevait 2.400 livres.

Le roi décrète un peu plus loin que chez les Enfants de France, il n'y aura plus d'attribution de meubles en nature, et que lorsque la nourrice aura terminé son service son indemnité sera de 6.000 livres, uniquement.

Louis XVIII

Nous avons trouvé la pièce suivante :

Etat des sommes que le roy veut et ordonne être payées aux personnes qui ont servi Mgr. le comte de Provence dans son bas-âge et auxquelles Sa Majesté a conservé leurs gages à compter du 1^{er} avril de la présente année 1762.

A Marie-Françoise Le Grove Constam, nourrice pour

gages et pension à raison de 2.400 livres par an et 1.800 livres ¹.

Sans doute s'agit-il de la nourrice suivante : « *il n'y eut pas une seule nourrice aux retenues dont le lait ne fut pas trop vieux. On prétendit qu'on ne pourrait en découvrir une bonne à Paris et on dut en chercher une en poste à 40 lieues dans le pays de Caux.*

« *L'enfant d'un particulier ne trouverait point tant de difficultés à avoir une nourrice !* » ².

Charles X

Nous avons également trouvé la pièce suivante (*Archives nationales*).

Etat des gages année 1763-1764 que le roy veut ordonner être payés aux personnes que Sa Majesté a établies pour servir près de Mgr. le comte d'Artois pendant le quartier de juillet de la présente année 1763 et de janvier 1764.

A Marie Jeanne Françoise Chalumeaux Dupuis nourrice pour gage et pension 600 livres.

En 1770, elle reçoit 833 livres, 68 du 26 août au 31 décembre 1764 et sert en qualité de première femme de chambre du roi.

Charles X fut sevré en janvier 1759.

1. *Archives Nationales* O 13786.

2. De Luynes, t. XIV, p. 413, 5 février 1756.

Louis-Philippe

La liste civile de Philippe Egalité n'existe pas aux *Archives nationales*, il semblerait qu'elle restât propriété de la famille d'Orléans.

Le duc de Bordeaux

Mme Bayart née Sophie-Josèphe de Witte, d'une famille du Nord, 1792-1866, fut la première nourrice du duc de Bordeaux pendant septembre et octobre 1820. Au bout de quelques jours elle quitta cette honorable fonction après une tentative d'empoisonnement commise sur elle pour atteindre l'enfant royal. Elle fut soignée à ce moment par le Docteur Deneux accoucheur de la duchesse de Berry¹.

1. *L'Intermédiaire*

CONCLUSION

En fin de cette étude, nous pouvons donner un satisfecit d'ensemble aux nourrices royales, choisies avec un soin extrême, elles se montrèrent dignes de leur haute et souvent difficile mission. Protégées, honorées par la famille royale, elles trouvèrent dans leurs poupons devenus grands d'attendrissants témoignages de reconnaissance et d'affection.

Leur état les sortait de l'obscurité et disons-le, fort souvent, d'une vie misérable, aussi ne peut-on blâmer un grand nombre d'entre elles d'avoir montré un intérêt peut-être excessif pour les avantages matériels de leur charge ; d'ailleurs leur influence, les bénéfices qu'elles recueillaient, ne servaient-ils pas à caser leur famille ? Cela fut de tous les temps, la vie à la Cour ne fit pas exception assurément, si bien que si les efforts des nourrices royales vers la fortune sont amusants, ils sont bien excusables.

En parcourant cette étude, le lecteur aura sans doute remarqué le retard que l'on apportait dans le sevrage des princes, erreur commune jadis, l'effroyable mortalité infantile dans la famille royale ne peut être mise sur le compte d'un défaut du lait lui-même donné aux dauphins, mais en partie sur la trop longue durée de

l'alimentation lactée, les enfants royaux porteurs quelquefois d'une hérédité tuberculeuse indubitable se trouvaient déjà dans d'assez mauvaises conditions pour résister aux infections banales de l'enfance sans que la Faculté leur infligeât une nourriture devenue débilitante pour leur âge.

Entre autres problèmes, il resterait bien à étudier l'influence que le lait de telle nourrice eut sur le développement physique (et psychique ?) de tel prince, comparativement aux données de son hérédité. Mais cela est encore aujourd'hui hors des possibilités médicales, bien que certain historien que nous ne citerons pas ait cru expliquer le caractère de Louis XI, sa ruse madrée, son penchant pour un entourage vulgaire, goûts si différents des rois chevaliers ses ancêtres et de son « bon cousin » Charles le Téméraire, de par le lait et les chansons de sa nourrice, une fille de la terre... jusqu'à ce que des historiens plus récents se soient aperçus que cette nourrice ne fut qu'une remplaçante et que sa nourrice ordinaire fut une « honnête bourgeoise ».

Vu :

Le Doyen :
ROUSSY.

Vu :

Le Président de la thèse :
TANON.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris :
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- Abrantès (d').** — *Mémoires.*
Allier. — *Jeanne d'Albret.*
Anselme (P.). — *Histoire généalogique.*
Archives Nationales, cartons des rois.
Artigny (d'). — *Mémoires.*
Bachaumont (de). — *Mémoires.*
Barraud (D^r). — *Promenades d'un médecin à travers l'histoire.*
Beaucourt. — *Histoire de Charles VII.*
Berger. — *Histoire de Blanche de Castille.*
Bonnassieux. — *Charles IV le Bel.*
Brachet (Auguste). — *Pathologie mentale des rois de France.*
Brianville. — *Abrégé méthodique de l'histoire de France.*
Brienne (de). — *Mémoires.*
Cabanès (D^r). — *Enfance de Louis XV. Education de princes, etc...*
Campan (de). — *Mémoires.*
Chernel. — *Histoire de la minorité de Louis XIV.*
Cheverny (de). — *Mémoires.*
Chizay. — *Louis XIII*
Choiseul (de). — *Mémoires.*
Choisy (de). — *Mémoires.*
Cléry. — *Mémoires.*
Comines (de). — *Mémoires.*
Comptes-rendus des séances de la Convention Nationale.
Conrart. — *Mémoires.*
Créquy (de). — *Mémoires.*
Daudet. — *Dans les Palais des Rois.*
Delachenal. — *Histoire de Charles V.*
Droz. — *Histoire de Louis XVI.*
Druon. — *Histoire privée des rois.*
Dubois. — *Journal.*
Duclos. — *Louis XI.*
Favyn. — *Histoire de Navarre.*
Franklin. — *Vie privée d'autrefois.*
Gaillavardin. — *Siècle de Louis XIV.*
Georgel (abbé). — *Mémoires.*
Gontaud Biron (de). — *Mémoires.*
Gourville (de). — *Mémoires.*

- Guillemeau.** — *Œuvres de chirurgie.*
Héroard. — *Mémoires.*
Intermédiaire des chercheurs et curieux.
Jal (André). — *Dictionnaire critique.*
La Fare (de). — *Mémoires.*
La Porte (de). — *Mémoires*
La Rochefoucauld (de). — *Mémoires.*
L'Estoile (de). — *Mémoires.*
Luce. — *Chronique des quatre premiers Valois.*
Luynes (de). — *Mémoires.*
Manayre . — *Charles X.*
Marsan (de). — *Mémoires.*
Mercure de France et Gazette de France.
Michard. — *Biographie universelle.*
Michelet. — *Histoire de France.*
Molleville (de). — *Mémoires.*
Montglat (de). — *Mémoires.*
Montpensier (de). — *Mémoires.*
Orléans (d'). — *Mémoires.*
Pomponne (de). — *Mémoires.*
Retz (de). — *Mémoires.*
Saint-Simon (de). — *Mémoires.*
Savoie (Louise de). — *Journal.*
Serres (de). — *Inventaire de l'histoire de France.*
Soulavie (de). — *Mémoires.*
Sourches (de). — *Mémoires.*
Sue. — *Vie privée de Louis XV.*
Taine. — *L'Ancien Régime.*
Talleyrand des Réaux. — *Mémoires.*
Talon (de). — *Mémoires.*
Thibault. — *Jeunesse de Louis XI.*
Vauvilliers (de). — *Histoire de Jeanne d'Albret.*
Voltaire. — *Siècle de Louis XIV.*
Witkowski. — *Seins et allaitement.*
Zeller. — *Minorité de Louis XIII.*
-

Imprimerie F. BOISSEAU, 34, rue du Taur. — Toulouse

